

La catastrophe de l'usine à gaz de Genève

Autor(en): **Méroz, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **17 (1909)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La catastrophe de l'usine à gaz de Genève

Lorsque, d'une contrée plus éloignée, nous arrivent les échos d'un grave sinistre, nous pensons, qu'évidemment, nous pouvons un jour être appelés à entrer en ligne dans des circonstances analogues, mais cette éventualité reste toujours, dans notre esprit, très lointaine.

C'est ainsi que le 23 août dernier lorsque aux environs de 4 heures de l'après-midi, une forte détonation nous fit lever la tête, nous fûmes plus surpris qu'inquiets. Mon indécision toutefois ne fut pas de longue durée, presque instantanément le téléphone m'appelait: c'était M. Schmidely, chef de nos sauveteurs samaritains: « L'usine à gaz vient de sauter, faut-il alarmer? » De son bureau, situé à St-Jean, notre collègue fut témoin oculaire de l'explosion; voyant une nappe de feu couvrir toute la superficie de l'usine il se rendit naturellement de suite compte de la gravité de la catastrophe et ne fit qu'un saut au téléphone.

Pendant qu'à la hâte nous nous rendions au local pour préparer notre matériel, de nos bureaux respectifs le téléphone alarme nos sauveteurs.

Je suis depuis peu d'instant au local lorsque arrive un samaritain, M. Clerc, juché sur un cadre d'automobile de course; je lui passe un sac de matériel et il repart à toute allure, c'est ainsi que quelques minutes seulement après l'explosion notre premier poste fonctionnait.

Pendant ce temps d'autres collègues arrivent, M. Schmidely a également rencontré un chauffeur complaisant, son auto est à notre disposition et rapidement nous chargeons notre grande caisse de matériel de pansements, deux havres-sacs, des brancards, flacons de solutions, etc. Les huit

premiers arrivants dont une samaritaine, M^{lle} Deshayé, de service ce jour-là à notre dispensaire, s'étant casés au mieux de la place disponible, qui n'est pas grande, nous partons.

Notre voiture a arboré le drapeau de la Croix-Rouge, car nous n'avons pas l'intention d'observer les règlements de police, et nous traversons la ville en trombe alors que la population demande encore ce qui est arrivé, et que dans les rues retentit le cornet d'alarme des sapeurs-pompiers.

De fait l'explosion s'était produite à 4 h. 12 et à 4 heures et demi nous étions sur place avec tout notre matériel.

Rapidement arrivent de nouveaux samaritains ce qui porte notre nombre à 22.

A notre arrivée plusieurs médecins sont déjà sur les lieux; mais le matériel de pansement fait défaut, aussi nos réserves ne sont-elles pas superflues.

Une place de pansements est installée dans ce qui reste des bureaux de l'usine, mais ce local est très impropre pour une ambulance; les murs sont lézardés, les portes arrachées de leurs gonds, et des fenêtres il ne reste naturellement plus trace.

A côté c'est un amoncellement informe de charpente de fer et de murs écroulés. Les pompiers ne sont pas encore maître du feu et deux gazomètres sont encore intacts. La position n'est pas précisément confortable, mais personne n'y songe devant l'horreur du spectacle que nous avons sous les yeux. Nos samaritains, sans faiblir au contact des mutilés et des morts, opèrent avec méthode le transport des blessés que les pompiers retirent des débris fumants.

Au risque d'être écrasés à leur tour, les pompiers se glissent sous les décombres, ceux qu'ils retirent ne sont plus que des masses informes, noircies et sanguinolentes. Brûlé intérieurement, un blessé, encore pris par les jambes, demande à boire; un infirmier des pompiers tend sa gourde, mais au moment où le malheureux attend on s'aperçoit que la gourde est vide; ces détails sont navrants.

Cependant les sauveteurs ont la chance de retirer un ouvrier presque indemne, mais après une heure d'efforts pour le dégager!

De l'autre côté du mur, dans le cimetière de Plainpalais, on ramasse un débris humain qu'un ouvrier emporte dans un morceau de journal; autant que j'en puis juger c'est un fragment des os du bassin.

Les blessés pansés provisoirement sont transportés aux voitures de l'hôpital. C'est à nos brancardiers également qu'échoit la triste besogne de convoier à la morgue les premiers cadavres, et pendant que nous traversons la foule, escortés par la police, les têtes se découvrent sur le passage du lugubre convoi.

Dans la foule une femme cherche son mari, demandant s'il est au nombre des blessés, et le malheureux venait de passer devant elle sous une des funèbres couvertures.

Aux grilles, des femmes, des parents se pressent maintenus par la police et demandant des nouvelles que l'on n'ose pas encore donner de crainte d'erreur. Les morts sont affreusement mutilés; les ouvriers, leurs compagnons de tous les jours ne peuvent les reconnaître et sept noms manquent encore à l'appel.

A sept heures et demi nous sommes relevés de notre tâche; tous les blessés sont évacués sur l'hôpital et les infirmiers des pompiers sont suffisants pour assurer le service sanitaire des travaux de dé-

blaiement qui vont se continuer toute la nuit sous les feux des puissants projecteurs de la section technique des sapeurs-pompiers.

Le bilan de cette triste journée est connu:

13 morts dont 2 en arrivant à l'hôpital, 10 grièvement blessés et environ 50 personnes plus ou moins atteintes,

l'usine à gaz en partie détruite, toutes les vitres des quartiers avoisinants brisées et pas-sablement de petits dégâts dans les im-meubles voisins.

Et maintenant quelles leçons pouvons-nous tirer de ces événements.

Nos escouades de secours se composent actuellement d'environ 25 sauveteurs samaritains et autant de dames ambulancières; ces deux groupes sont organisés militairement et constamment tenus en haleine par des exercices fréquents. Nous estimons ce personnel suffisant. Mieux vaut un nombre restreint, mais bien en main de ses chefs, qu'un grand nombre de personnes pleines de bonne volonté, sans doute, mais plus encombrantes qu'utiles.

L'appel de notre personnel relativement facile de jour, grâce au téléphone que presque tous possèdent à leur domicile professionnel, est plus difficile de nuit sinon impossible; notre société devra faire les frais de pourvoir quelques samaritains de téléphones pour la nuit. Il serait possible également de combiner notre alarme avec celle des sapeurs-pompiers qui, selon toute probabilité, seraient appelés dans toutes les circonstances.

Notre matériel de pansement et de transport fut suffisant. Toutefois notre comité vient de décider les achats suivants dont l'acquisition fut reconnue désirable:

Deux petits matelas recouverts d'un tissu imperméable et ajustable sur nos brancards d'ordonnance, avec draps et

couvertures « ad hoc », 1 ou 2 alèzes pour le transport, sans secousses, des blessés dangereusement atteints.

Un jeu de grandes attelles, le petit matériel d'immobilisation contenu dans nos sacs étant insuffisant pour des fractures du bassin, par exemple, comme il s'en trouvait à l'usine à gaz, une trousse d'outils divers, scie, marteau, tenailles, etc., quelques bidons à eau avec gobelet.

Un second jeu d'ampoules de médicaments injectables, ce matériel ayant fait défaut malgré la trousse que nous possédons déjà et les trousses particulières des médecins présents. De fortes provisions de morphine de caféine sont nécessaires pour adoucir les souffrances des transports ou des derniers moments des malheureux.

En résumé nous avons constaté une fois de plus que le personnel est géné-

ralement suffisant, mais que le matériel fait toujours défaut et ne s'improvise pas à la dernière minute. Et ceci nous fortifie toujours davantage, dans les idées que nous avons soutenues contrairement aux vues de la Direction de la Croix-Rouge qui, tout en avouant que la Société centrale ne possède pas pour un sou de matériel, faisait voter en faveur d'une école de gardes-malades la majeure partie d'un emprunt qui, du reste, a tout l'air d'être « dans les brouillards du Rhône »*), pour me servir d'une expression locale, du reste parfaitement déplacée, puisque ce n'est pas à Genève qu'il faut chercher ces anomalies.

A. MÉROZ,

Président des samaritains de Genève.

*) Notre aimable correspondant verra, par notre article de tête, que la Direction a été plus « débrouillarde » qu'il ne le pense. (Réel.)

Avis concernant les cours de samaritains

Manuel du soldat sanitaire

Au moment où, de tous côtés, recommencent les cours de samaritains, on nous demande des manuels sanitaires.

Il nous est impossible d'en fournir jusqu'à nouvel avis, car l'administration des imprimés militaires nous a fait aviser que l'édition française du manuel des soldats sanitaires est totalement épuisée.

La nouvelle édition, entièrement remaniée, n'est, d'autre part, pas encore sortie de presse.

Secrétariat général de la Croix-Rouge suisse.

Cours central de colonnes de transport auxiliaires

Le cours de 1909 a eu lieu du 29 août au 5 septembre. Mobilisé à Bâle, le personnel a été licencié à Zurich. En trois jours d'excursion, les participants ont